des études qui embrassent, nous venons de le voir, de vastes et nombreux domaines. Enfin le lecteur est très reconnaissant à Ph. Le Doze de le gratifier d'un *index nominum* et de résumés bilingues, précieux instruments qui font souvent défaut dans les ouvrages collectifs.

Autant que nous puissions en juger, qu'il s'agisse d'études de synthèse (du type de celles que mènent Fernoux, Hekster, Hurlet, Montlahuc, Rey, Zecchini…) ou d'enquêtes sur un cas plus précis (Badel, Barrandon, Molinier Arbo en sont des exemples), la plupart de ces contributions se recommandent par leur minutie, leur solidité et leur information bibliographique à peu près irréprochables, de sorte que cette somme croisant les regards sur la figure du bon prince (en elle-même ou par rejet de contre-modèles) rendra les plus signalés services à la communauté scientifique. Suivant la loi du compte rendu, nous ajouterons deux menues réserves à ces éloges : d'une part, la qualité formelle d'une poignée d'articles laisse à désirer (nous avons relevé quelque soixante-dix coquilles, concentrées dans quelques contributions, à quoi s'ajoutent, très ponctuellement, des raccourcis ou des raisonnements discutables [1]) ; d'autre part le mode de citation des sources anciennes fluctue, tantôt seulement en langue originale, tantôt seulement en traduction, tantôt en version bilingue (les variations s'opérant parfois au sein d'un même article), sans qu'on sache toujours très bien quelle édition et quelle traduction sont utilisées [2]. Quoi qu'il en soit, l'essentiel, et nous souhaitons le souligner avec force pour conclure, est bien de remercier et de féliciter tout à la fois l'éditeur et les contributeurs pour avoir étudié sous toutes les coutures, ou presque, ce « costume » que les divers empereurs évoqués ici revêtirent avec plus ou moins d'allure et d'élégance.

Guillaume Flamerie de Lachapelle.

Histoire des religions

John Scheid, *Les Romains et leurs religions. La piété au quotidien* : Paris, Cerf, 2023, 329 pages.

Les pratiques religieuses que les Romains avaient dans le domaine privé sont moins connues, à cause de la rareté et de la dispersion des sources, que la religion publique : ce sont elles que J. Scheid aborde sous le titre *Les Romains et leurs religions* (on notera le pluriel). Or, comme on sait, les sociologues, dans le monde contemporain, ont du mal à caractériser et quantifier des comportements religieux parfois changeants, et encore plus de difficultés à mesurer, même par des sondages,

1. Ainsi une tautologie (p. 273 : « Cet argument d'ordre économique n'est toutefois pas suffisant pour rendre compte du fonctionnement de la culture romaine dans la mesure où le motif économique ne peut pas être le seul moyen d'explication »). Parmi les raccourcis, relevons que formellement, Paetus Thrasea a été condamné à mort par le Sénat, et non par Néron (p. 240).

2. Ce manque de précision est préjudiciable à la p. 282, n. 77, où est contestée une interprétation du « traducteur » qui n'est pas nommé (en réalité H. Ailloud). Quand le texte et sa traduction sont cités, les deux ne coïncident pas toujours exactement (ainsi p. 325 et n. 77 ; p. 497 et n. 60). Certaines références au *De clementia* (p. 28, n. 19 ; 33, n. 45) se font encore d'après l'édition de François Préchac (1921) dont les graves défauts ont été établis dès sa parution et qui a été remplacée en 2005 dans la « CUF » par les soins de Fr.-R. Chaumartin.

des croyances pourtant très codifiées par les grandes religions actuelles. Pour les douze siècles d'histoire romaine, la tâche est encore plus ardue ; l'auteur a raison de revaloriser les sources épigraphiques et archéologiques par rapport aux textes : la fréquentation d'un sanctuaire, par exemple, en dit plus sur la popularité d'une dévotion qu'un discours sur la religion, rédigé par un écrivain qui n'exprime que son seul point de vue.

L'objet de cet ouvrage n'est donc pas une recension exhaustive impossible, mais une démonstration et une argumentation pour une méthode : tout le premier chapitre, qui garde un ton plutôt polémique, vise à repousser des idées fausses, qui remontent au XIX^e^ siècle, voire plus anciennes encore. En ligne de mire, la croyance « hégélienne » que les religions de l'Antiquité préparaient le terrain au christianisme, en laissant libre la sphère individuelle pour des croyances venues d'Orient, où les religions sont censées être pleines d'émotion… Ces présupposés, complétés par le dédain pour le ritualisme accusé de nuire à la ferveur (alors qu'on pourrait avec justesse soutenir le contraire), ont faussé l'approche des dévotions privées romaines.

Les chapitres II et III nous font suivre les Romains dans les grandes étapes de leur vie, de la naissance à la mort. L'auteur ne s'attarde pas sur les mariages (p. 59) et renvoie à d'excellentes études antérieures détaillées ; il se contente de rappeler que le mariage romain n'est pas un sacrement. En revanche, les études sur les rites familiaux réguliers et sur les contrats votifs avec les dieux sont très éclairants : preuves à l'appui, J. Scheid établit que les religions privées suivent le modèle de la religion publique, c'est-à-dire qu'elles sont collectives et fondées sur l'échange contractuel avec la divinité. La question des funérailles occupe tout le chapitre III et fait l'objet d'un long développement très documenté. La place manque, dans cette recension, pour énumérer toutes les conclusions qui sont tirées de cette argumentation rigoureuse et parfaitement convaincante ; contentons-nous d'indiquer qu'il apparaît ainsi que l'image que les Romains se faisaient de l'au-delà était extrêmement confuse et que les morts, certes regrettés, étaient surtout redoutés.

Après ces rites familiaux, le chapitre IV aborde les rites individuels, hors du contexte familial ou associatif : on constate ainsi que des individus, souvent issus des classes populaires, offraient leurs gestes d'adoration à des divinités de la religion publique, mais en dehors de ce cadre collectif. Mais les actes religieux isolés se développaient surtout dans les pratiques magiques. Pour celles-ci, l'auteur renvoie aux recherches récentes, pour se concentrer sur un aspect particulier : la ressemblance de ces pratiques avec celles de la religion collective publique ou privée. On retrouve en effet dans la magie le système du *votum* (mais cette fois, inavouable), qui est courant dans la religion collective, ou l'exécration. La seule différence tient à l'exécutant : prêtre de la collectivité dans un cas, sorcier (autoproclamé ?) dans l'autre.

Enfin, vient la religion dans le cadre associatif. Deux types d'associations : les collectivités professionnelles, pour lesquelles les dévotions accompagnent leur finalité spécifique, et les groupes religieux de droit privé. Mais la frontière est loin d'être étanche. Si, comme le reconnaît la conclusion, nos sources concernent surtout l'époque impériale, il ressort de l'étude de J. Scheid de solides acquis : le caractère collectif et solidaire des rites privés (qui ne rechignent pas à se manifester en public) ; la recherche d'une aide divine, souvent très concrète, et non d'une union à la divinité ou d'une sotériologie ; la ressemblance des rites privés avec les rites publics. [Signalons enfin une coquille, p. 73, à la note 1].

Bruno Poulle.